

[17 février, Paris]

17 février [19]47.

Rarement je suis resté aussi longtemps sans écrire mon journal : en fait, il ne s'est rien passé d'extraordinaire. Noël et Jour de l'An sont bien passés : avec le frère de Marcelle et ma mère. J'ai réussi le *certif* de Litt[érature] française, mais ne pus me présenter hier avant-hier mercredi dernier en Morale-socio, car je suis grippé.

Le magasin commence à démarrer un peu. Mes examens sont donc remis à Juin. Marcelle et moi sommes bien. Ces derniers temps, mes études m'accaparaient. Mais maintenant j'espère avoir un peu de temps pour écrire.

En ce moment j'étudie les morales antiques, Spinoza, Kant, Hegel. Un tas de révélations. Et je me sens plutôt enfoncé avec mes idées personnelles. Au fond, ce que je pensais peut fort bien se résumer dans la morale stoïcienne et de Schopenhauer. Et moi qui croyais tout bouleverser avec mes idées. Au début, j'ai été peiné, d'autant plus que me vois une certaine tournure d'esprit hégélienne. Que faire ? De nos jours, c'est l'Existentialisme qui règne et a vraiment quelque chose de nouveau. Alors, que dois-je faire ? Quel nouveau système trouver ? Pour le moment, je suis trop pris par mes préoccupations esthétiques d'une part, et [,] d'autre part, par la nécessité de « digérer » les autres grands philosophes. Tout de même, je sens bien des ébauches en moi, mais encore indignes d'être notées. Il faut attendre : mais je me demande quel sera le rôle de mes œuvres dans mes idées, et si celles-ci n'y seront pas implicitement. Ceci m'amène aux rapports de l'esthétique et de la métaphysique. Sont-elles parallèles ? Concurrentes ? Penser à Sartre. Les héros seraient plutôt des démonstrateurs. Je crois qu'il y a un point de contact : une métaphysique purement telle, c'est-à-dire générale, très générale et une esthétique assez profonde pour y aboutir et s'en vivifier. De plus, il y aurait dans mon système une certaine protection des œuvres elles-mêmes, de « l'acte créateur et créé ». D'ailleurs, *Zarathoustra* n'est-ce pas un roman, un poème ?

Cette année, je ne vais travailler qu'un seul certificat : Morale et Socio. L'an prochain, je ferai le quatrième : Logique et « Philo géné ». Mais comment vivre ? Les derniers temps, à cause de mon examen, mon père me donnait huit mille par mois. Avec les douze de Marcelle, ça allait. Je n'avais pas besoin de travailler au bureau, car je me présentai à l'examen en février, session spéciale, et devais travailler. À présent, mon exam est remis à juin. Mon père va vouloir me reprendre au bureau : et les courses, et les classements. Que faire ? Trouver une place. N'importe quoi : surveillant, par exemple. J'aurais pu préparer pour juin, les deux certificats, mais je n'ai commencé l'année qu'avec un (à cause de mon travail au bureau de mon père) et ai donc la flemme de rattraper le retard de novembre à février. D'autant plus que j'aime étudier sans hâte. D'autant plus enfin, que je veux me remettre à ces contes, abandonnés depuis le début de l'année scolaire, *contes* que je ne peux même pas écrire au pluriel, puisque je n'ai même pas achevé le premier.

Au travail donc. Je n'ai même plus mon petit stylo vert « pour mes œuvres », il semble vraiment trop vieux. Plus de superstitions et de formules incantatoires ! En moi, quelque chose macère, peut-être, et en avant !

La neige est douce au pas.

On nettoie les trottoirs des hôtels, des grands hôtels.

Je voudrais partir, mais je ne peux pas.

Je voudrais partir, mais là où la neige est belle.

Ailleurs, rien, rien, n'est pareil.

Et le silence est seul en son rêve endormant.

Alors, mon corps enfin ploiera sous le sommeil,

Et j'atteindrai l'étoile qui manque à mon tourment.

Pas de nuit, pas d'aurore ; que la vie toute blanche.

Épargne la douceur d'un feu ou l'anxiété.

Pas même un pauvre chant d'oiseau en un arbre sans branches,
Mon seul désir est mon désir d'inexister [*sic*].

Où est la neige douce aux pas ?
Ici, plus rien ne protège.
Le vrai silence n'est pas là.
Il est loin, loin, dessous la neige.

[27 février, Paris]

27 février 1947. Onze heures.

Ce matin, j'ai pris un bain trop chaud et me suis évanoui : quelle horrible impression. Il faudra que je sois prudent, d'autant plus que le médecin m'a dit que mon cœur était un peu trop grand, bien qu'à présent, ma tension soit normale. Je me demande s'il est bien pour moi de faire ces dix minutes de mouvements, tous les matins, puis de m'ablutionner à l'eau froide. Je ne crois pas que cela puisse me faire beaucoup de mal. Ma tante, à Marseille (elle a vendu Gargan) est malade : trop travaillé. Ma mère doit aller la voir, et compte partir ce soir.

Pour le moment, je fais toujours des courses pour mon père, et ne travaille pas beaucoup à la fac. Je vais m'acheter quelques bouquins pour lire ce soir. Mon travail personnel est un peu en plan : mon conte n'avance pas. Pourtant, je le ressens, mais une sorte d'immense timidité m'empêche de le continuer. Il faudrait tout de même me vaincre. De même que je devrais maîtriser mes « humeurs ». J'aspire à présent au calme, à la maîtrise de moi. (Avec Marcelle, par exemple.) De même, j'aspire à l'unification d'un système que je voudrais trouver, mais que, toutefois, je ne cherche pas. Pour le moment, il n'y a de solide qu'une seule idée : on ne peut pas, même après la mort, effacer le fait que l'on a existé. Même si, comme disent les bouddhistes, cette existence n'est qu'illusion, il y a le fait que cette illusion a eu lieu. De toute façon, il faut que j'approfondisse Hegel et Kierkegaard. Je dis « approfondir », parce que, avec les notions superficielles que j'en ai, il me semble que je pourrais trop facilement les renverser, ainsi que Kant, Spinoza. Dans tous ces systèmes, c'est le point de départ qui cloche : Dieu ou la Vérité à admettre. Tout point de départ est une admission tacite, une convention. Même si cette convention se justifie dialectiquement, l'acte par lequel on l'admet est un artifice. Un jeu de l'Esprit. Par exemple, pour être existentialiste, il faut admettre qu'il n'y a pas Dieu, qu'il y a la liberté, qu'il y a la responsabilité. À partir de ces postulats métaphysiques, découlent des règles morales, nécessités certes, par les postulats.

Y a-t-il un système quelconque qui ne s'embarrasse pas de postulats ? Il suffit de considérer certaines théories morales : toutes, se justifient par des préoccupations métaphysiques qui sont autant de postulats. Certes, postulat ne veut pas dire : erreur (ex. en sciences.) La Science aboutit à des résultats pratiques, après une simplification de notions abstraites.

Mais le but de la Science n'est pas de pénétrer ces notions. Celles-ci sont le point de départ. Au contraire, la pire spéculation doit y parvenir comme à un point d'arrivée. Les deux méthodes sont donc contradictoires, et il est illégitime de vouloir les assimiler. Il est illégitime, pour un philosophe de poser en données, pour y revenir dialectiquement, alors que la Science s'éloigne de ses bases de départ, agrandit son domaine ; elle s'éloigne de ses bases en les repoussant plus que par un mouvement propice. Encore une fois, ces postulats sont des commodités.

Or, cela n'a aucune importance que la pensée scientifique soit artificielle, vérifiable, posée, car son but n'est pas en elle-même, mais en la nature. Inverse donc de celui de la pure spéculation. Pas inverse. Inférieur, intérieur. La pure spéculation doit envelopper aussi bien la Science que l'Art, la Vie, dont la Science – on semble l'oublier – n'est qu'une manifestation.

Mais les succès pratiques de la Science ont contaminé les esprits : plus de spéculation autre que scientifique, c'est-à-dire avec les méthodes, sinon avec les moyens de la Science. Pendant ce temps, la Vraie Pensée dort ; l'élan d'au-delà les manifestations disparates attend son heure. En quoi consiste cet élan ? Là où est ~~toute la~~ le problème. À mon avis, on ne peut tirer de leçons ni de la Science (Marxisme) ni de l'Histoire (Hegel) ni de l'Art (Kierkegaard), ni de la Religion, ni d'une des manifestations quelconques de l'Esprit. Car – Hegel l'a fort bien senti – toute manifestation, toute prise de conscience est une limitation et une séparation. Hélas ! À ce moment, l'angoisse s'empare de nous, l'impuissance à la Totalité effraye. Pourtant, même Hegel a cru voir la solution, et par-là même il se limitait, tombait dans le piège qu'il dénonçait. Son « Idée » c'est le Tout, la synthèse finale, accessible après des flux et reflux dialectiques, où les synthèses surmontaient les

contradictions. Oui, ce mouvement libère l'Esprit d'une insupportable rigidité, et il a même été soit disant remis sur pieds par les marxistes.

Mais qui ne voit dans cette libération, une nouvelle prison ! Libéré ? Mais de quoi ? D'un mouvement rectiligne, et lié à présent au mouvement en spirale. Des formes, toujours des formes qui changent, mais, pour paraphraser Kant, qui oserait prendre cette forme pour une « chose en soi », et croire à sa réalité intrinsèque, c'est-à-dire à notre libération effective ? Timidité ? Non. Masochisme ? Encore moins. Mais, on se sent limité, et toujours par les postulats : en effet, il faut admettre deux contraires, et croire à la « *Aufhebung* ». Héraclite a dit qu'on ne peut juger : il croit cela, et les stoïciens ont eu raison de dire que cette liberté, notre bonheur, dépendent de nos croyances. Mais cela, ils le croyaient aussi. Et l'ascèse bouddhiste est une croyance à sa propre fin. Or, l'acte de croire me paraît essentiel pour le moment ; c'est-à-dire l'admission d'un postulat, et ce sophisme trompeur, cette antinomie, qu'il se justifie par le résultat. Pas de résultats, pas de fins pratiques : c'est le contraire de toute pure spéculation. Dualisme irréductible donc, entre la pensée et l'acte ? La Science et l'Esprit ? Pas forcément, car il ne peut y avoir un même noyau, d'où émanent différentes forces. Cela, je le crois, et vais ensuite, l'analyser.

[20 mai, Paris]

20 mai. 1947. Dix-neuf heures.

Mon petit journal : depuis deux mois, pas un mot. C'est qu'en effet, il n'y a pas grand-chose. Marcelle et moi nous entendons bien. Travail à la Sorbonne. Boutique. Mes parents ont trouvé un appartement aujourd'hui, c'est l'anniversaire de mon père ; dans huit jours, le mien. J'ai fini un conte qui a quelque chose. Mais pas fini de le taper. D'ailleurs, j'ai mon examen dans trois semaines, de sorte que je n'ai pas le temps.

En dehors de mes études, je fais des courses pour mon père, ou bien pompe de l'essence, puisque l'employé qui le faisait rue de Lyon est tombé malade. Le conte m'a accaparé – ma mère le trouve très fort, et Marcelle aussi. Et mes études m'accaparent parallèlement. Je bois enfin aux sources de la pensée (et espère continuer à y boire l'an prochain puisqu'il me reste encore un certificat). Spinoza, Kant, Hegel. Phénoménologie. Existentialisme. Antiquité. J'avais rudement besoin de connaître tout cela, de me mettre à jour en quelque sorte en face de moi-même, et de mes idées éventuelles. Pour le moment, je n'en ai pas, plus. Je me contente d'absorber tout en critiquant. À la sortie d'un cours sur Hegel, j'ai soumis au professeur quelques-unes de ces critiques, et il a reconnu qu'elles étaient fondées. Un jour, peut-être, aurai-je des idées à moi. Il le faut. Mais dans cette situation de « virginité », les impressions littéraires s'amassent. Cinq idées de pièces. Trois de contes. Et presque trois de romans. D'ailleurs, littérature et philosophie ne font qu'un. Je crois que la seule philosophie est la vécue, d'où immanente au frisson de l'Art, d'où l'on peut tirer des systèmes philosophiques sans fin. (Voir certaines lettres de Van Gogh, et leur influence ponctuelle sur Heidegger et Rousseau sur Kant.) C'est donc en ce sens-là, et non dans le sens contraire, où l'Art ne sert qu'à illustrer des idées philosophiques, des systèmes, des concepts. (Voir Sartre.)

Et c'est pourtant à Sartre que je compte m'adresser dès que mon conte sera tapé pour qu'il le publie dans sa revue. Ce serait un début.

Le temps passe assez doucement, malgré – il y a trois semaines – une terrible histoire avec Marcelle. Il y avait de sa faute, car elle est très entêtée. Mais je crois qu'après cette histoire – j'avais même fait mes valises – elle ne l'est plus autant. C'est à peu près tout. J'espère ne pas être recalé au certificat Morale-Sociologie ; mes devoirs ont eu des notes médiocres parce que « trop abstraits ». En tout cas, dès la fin des vacances, je voudrais quitter le bureau (les courses, les affaires m'assomment) et donner des leçons, quelque chose dans ce genre-là. On verra.

Je suis bu, avalé, tout bas.

Rester là ?

Ou pas à pas

Etre ce qu'on n'est pas ?

Fournaise.

La vie n'est pas mauvaise,

Si on la baise...

Mais autrement ?

Tourments, tourments

Dis : qui ?

[7 juillet, Paris]

7 juillet 1947. Dix-huit heures.

J'ai été recalé à mon certificat de Morale-Socio. Me représenterai en novembre. Mon père est en voyage. Vais au bureau, de plus je cherche pour l'an prochain une place de répétiteur, pas trop pris, pas trop mal payé, pour avoir du temps libre, écrire et ne plus aller au bureau la boutique marche un peu mieux. Marcelle et moi irons probablement à Aix en vacances, pour trois semaines.

En ce moment, me sens fatigué. Sommeil. Suis en train de taper mon conte. Ai d'autres contes en tête. Allons ! Pas de découragement. Mais c'est la première fois qu'un seul cahier fasse si longtemps [*sic*]. Moins d'évènements, et surtout, je me les raconte plus tous (petites aventures à la fac et ailleurs). Quand, quand, serai-je établi et connu ?

[14 août, Paris]

14 août. Douze heures.

Lignes en vitesse : depuis le 7 juillet, ai été avec Marcelle dix-neuf jours à Aix-les-Bains (grâce à quinze mille francs de mon père). Déjà de retour : très bonnes vacances. Maintenant, mes parents y sont (ma mère a un rhumatisme à l'épaule). Très chaud à Paris. Finis de taper mon conte. Sartre n'est pas à Paris, ni personne. Je ne veux pas rester au bureau de mon père, qui m'envasera [*sic*]. Ai fini *Lettres* de Van Gogh. Déchirant. Pointes artificielles par moments. Ai commencé un bouquin sur Jaspers. Voudrais connaître vie et œuvre de Kierkegaard. Était-il agrégé ? Peut-on découvrir sans l'être ? C'est la question. Et J. C. ? Pensées-écrans. Car, j'ai de nouveau des craintes quant à mon premier pas vers la gloire... ce maudit premier pas...

[27 août, Paris]

27 août. Dix-neuf heures.

Bouquine la philo de Jaspers. Le savoir de la philo de l'Existence, c'est justement de la définir. Mais cette existence est prise « empiriquement », c'est-à-dire basée sur la vie, ou ce qu'ils appellent l'être empirique (l'homme dans la vie). La vie transcendée paraît être l'existence. D'accord sur tout cela. Et que l'objectivité n'est jamais dépassée. Et que le drame est là. Mais je dirai : et après ? n'y a-t-il pas tout d'abord, la jouissance de ce drame même ? Et puis, la mort. Son rôle. Peut-être admettent-ils une sorte de survie ? Or, l'erreur me semble-t-il est, en philo, de commencer par séparer la mort de la vie. Il y a le bloc où nous sommes, que nous sommes. L'essentiel pour nous c'est d'avoir été pensé par Dieu. Et que l'homme disparaisse, ou n'ait jamais existé, il est quand même en puissance, donc dans l'étouffement. D'où : plus de vie, mort, de « ne » et « pas ». Rien. Pas même ce « Rien ». L'étouffement. Il faut donc d'abord mûrir cela.

À part ça : je cherche une place : rien pour le moment. Ai tapé, revu mon conte mais il faut attendre septembre pour la revue [Les] *Temps modernes*. Commence à préparer mon examen. Bonne entente avec « Poupard » (Marcelle). Décidément, je lui suis attaché. L'ai trompée, pourtant, deux, trois fois. Mais pas de détails. Et puis, si elle lisait ces pages ? (imprudent !). Mes parents se reposent à Aix. Suis au bureau. Le plus pénible : avoir affaire à des cons. Mon père m'a présenté à un jeune homme, collègue en essence (nous importons de l'essence). Vingt-six ans, un peu chauve. On se tutoie déjà, nous nous voyons parfois à son bureau. Il parle de lui, de ses maîtresses, s'estime « âme slave » [.]

- Je suis un éternel malheureux ! Pas comme toi ! Moi, je suis compliqué.

Devant les autres, je ne sais pourquoi, j'ai l'air fermé, poli, souriant. C'est que devant eux, je me sens à la fois plus et moins. Tellement plus que je ne souffre pas de me sentir moins. *Idem* avec les femmes.

À ce propos, plus rien de mes « neiges d'antan ». Marseille, tout ça ; loin. Très. D'ailleurs ce cahier en témoigne, qui dure déjà pas mal de temps.

[18 septembre, Paris]

18 septembre. Dix-neuf heures trente.

Pendant deux jours ai ~~essayé~~ tâté de la représentation de livres. Infect. Ai abandonné. Mon père me donne huit mille francs. Marcelle en gagne quinze. On se débrouille. J'ai fait une demande de suppléance dans l'enseignement. Encore rien, ni des *Temps modernes* non plus. Toujours de la patience. Commence un deuxième conte. Déjà deux ébauches de début, qui ne me plaisent pas. Pas facile.

Ai fini *Le Capital* de Marx et le livre sur Jaspers. Deux opposés. Entrevois Heidegger. Tout ça, fort intéressant.

« L'homme pour la Mort » de ce dernier. Créer ce monde est liberté. Le transcender, dans le paradoxe : loi du jour, passion de la nuit, est liberté pour Jaspers. Il est certain que grâce à l'Existentialisme, l'homme est enfin situé. Mais par-là même, n'est-il pas classé ? À creuser.

Je reviens sur mes esquisses d'idées : détruire l'œuvre de Dieu pour s'en rapprocher, d'où détruire l'homme. S'en rapprocher assez pour justement briser le cercle-limite de l'homme – pensé par Dieu – et à jamais. En quelque sorte, s'exterminer. Souffrance, douleur, joies, user tout cela, pour passer à travers, et encore à travers ce travers etc. pourquoi ? Parce que tout dépend de l'instant de la mort. Car cet instant, sera à jamais cristallisé par elle. Par le néant. Car alors, tous les espoirs seraient permis, entre autres, d'échapper par la mort à l'existence, ou pensée de Dieu. Or, il faut tâcher de se faire oublier par Dieu. Hors du cercle. Impensée [*sic*]. L'instant, c'est tout. Pourtant, si ce n'est pas l'instant suprême, ce n'est rien. D'autre part, qu'est l'homme ? (dualisme, unité, etc.). À creuser. Bien sûr. Et ne pas être trop pressé.

[21 octobre, Paris]

21 – Octo[bre]. [19]47. Onze heures.

Pourparlers pour mon premier conte avec une sous-fifre de la *NRF*. Dois téléphoner tout à l'heure.
Me sens agacé. Écris un deuxième conte depuis un mois à peu près.

Tout s'est pensé dès la première aurore
Tout était déjà mort.